CROQUIS AFRICAINS

PUBLIÉS PAR LA MISSION SUISSE ROMANDE

N° 2

Autour d'une chasse à l'élan



PAR

PAUL ROSSET

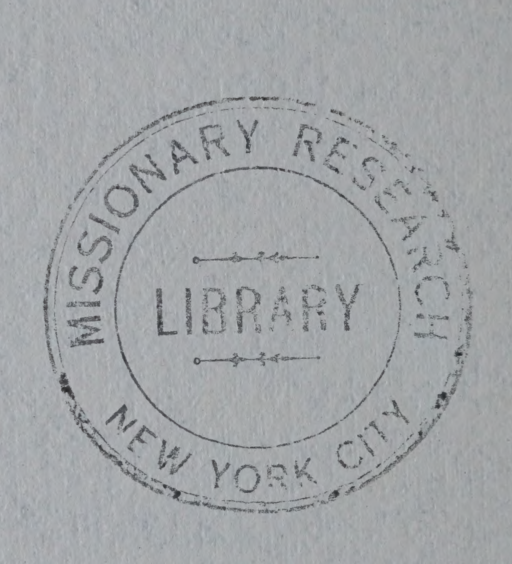
MISSIONNAIRE

2me ÉDITION

LAUSANNE

Au Secrétariat de la Mission Suisse Romande

2, Chemin des Cèdres



CROQUIS AFRICAINS
PUBLIÉS PAR LA MISSION SUISSE ROMANDE
N° 2

Autour d'une chasse à l'élan

PAR

PAUL ROSSET
MISSIONNAIRE

2me ÉDITION

LAUSANNE
Au Secrétariat de la Mission Suisse Romande
2, Chemin des Cèdres

Autour d'une chasse à l'élan

C'était en 1897. A ce moment-là, les deux stations les plus importantes de la Mission Suisse Romande au nord du Transvaal étaient Valdézia, fondée en 1875, et Elim, créée trois ans plus tard.

Ces deux stations se développaient normalement quand survint un ordre du gouvernement qui était la conséquence de l'application de la loi de la *Plakkerswet*, enjoignant à tous les noirs des stations missionnaires de se disperser sur les fermes avoisinantes afin de repeupler les domaines des fermiers boers qui, pour des raisons trop longues à énumérer ici, n'avaient plus suffisamment de main-d'œuvre.

Cet ordre fut très douloureux pour nos jeunes congrégations : nos chrétiens ne se souciaient pas du tout de s'établir au milieu des fermiers du pays qui leur étaient plutôt hostiles, comme du reste à l'égard de la race indigène en général. Après mûres réflexions, les missionnaires responsables des stations décidèrent que l'un d'eux, le plus expérimenté, M. Creux, irait auprès du président Kruger plaider la cause des indigènes et chercher à obtenir l'abrogation d'une loi qui provoquait les protestations de toute la population indigène du district.

Ce plaidoyer pouvant ne pas aboutir, le second missionnaire, M. Rosset, devait se rendre au nord du Limpopo, en Rhodésie, pour y chercher un endroit qui pût devenir un refuge, car nos gens préféraient s'expatrier et les missionnaires voulaient suivre leurs paroissiens.

Ce voyage d'inspection ne fut pas facile, car la sécheresse était grande dans le pays. Après plusieurs semaines de voyage, le missionnaire ayant traversé le Limpopo trouva une région

peu peuplée à l'endroit où le fleuve fait un coude pour redescendre vers le sud, région qui semblait réunir toutes les conditions nécessaires à l'établissement de nos chrétiens. M. H. Berthoud, en séjour en Suisse, fit des démarches auprès du gouvernement anglais, qui accorda une permission d'établissement à la Mission Suisse. Quelques mois plus tard, M. Rosset et sa famille, ainsi qu'une demoiselle missionnaire, prenaient le chemin du Dzombô, nom d'une montagne dans la région choisie. Nous désirions y précéder nos chrétiens afin d'être en mesure de les recevoir et de les installer dès leur arrivée. Mais la sécheresse était allée en augmentant : sous l'action de l'ardente chaleur, tout avait séché, les rivières avaient considérablement baissé, plusieurs même étaient à sec. La récolte du maïs avait manqué. C'était la famine de tous côtés sur un territoire bien plus grand que la Suisse. Chacun disait : Voici une nouvelle saison de pluies, il pleuvra abondamment après une si longue sécheresse et dans trois mois nous aurons tous quelque chose à récolter. Mais les jours passent, les semaines, les mois : la saison entière dite des pluies, de novembre à mars, s'écoule sans qu'aucun nuage vienne obscurcir le ciel éternellement bleu, à peine obscurci par une toute petite averse le jour de Noël et quelques vols de sauterelles qui parcourent le pays. Au lieu de pluie et de fraîcheur, c'est le soleil ardent et une température de 35° à 45° C. à l'ombre. Le sol se crevasse en tous sens, les indigènes, qui pourtant ont la peau si épaisse sous les pieds, une vraie semelle, n'osent plus les poser sur le sable ou les rochers brûlants. La peste bovine qui ravage tout le pays, l'Afrique entière, fait son apparition au Dzombô. Partout dans cette contrée giboyeuse on trouve des animaux sauvages, les ruminants, malades ou morts.

La contrée devient silencieuse et morne : c'est une fournaise où gens et bêtes périssent de maladie et de faim. Instinctivement nous pensons à ce que dut être la terrible sécheresse du temps d'Achab, alors qu'il ne plut pas pendant trois ans

et que le prophète Elie dut fuir du pays de Canaan à Sidon près de la mer, tandis que le roi d'Israël en personne, et ses officiers, allaient à la recherche du peu d'eau qui pouvait se trouver encore ici et là dans le pays.

Des deux attelages de bœufs qui avaient amené au Dzombô nos bagages, des matériaux de construction et quelque vingt sacs de maïs, il ne restait que deux ou trois bêtes : tout le reste avait été anéanti par la peste bovine. Beaucoup périrent dans la brousse, n'ayant pas la force de rentrer dans l'enclos. Lorsque la première bête tomba, nous refusâmes aux indigènes, malgré leurs supplications, de leur donner cette viande malade, craignant de les rendre malades eux-mêmes.

Après avoir fait amonceler beaucoup de bois sur cette bête, nous y mîmes le feu, espérant la détruire : mais, deux jours après, des gens vinrent demander la permission de manger ce qui n'était pas consumé. Comment refuser plus longtemps à ces pauvres affamés ? La permission fut accordée et ils se mirent à fouiller le tas de cendres pour découvrir ce qui restait encore du bœuf péri, estimant que cela leur était bien égal de mourir de faim ou de mourir d'avoir mangé de la viande de bête malade.

L'eau, devenue très rare, devait être transportée à dos d'ânes : on allait la chercher dans une dépression où il y avait une petite mare et où les fauves la disputaient aux humains. Cette eau était infecte. Après l'avoir versée dans une baignoire on commençait par enlever les grenouilles, puis, après l'avoir passée dans un linge, il fallait la filtrer : elle servait souvent à deux ou trois usages. Le pain fait avec cette eau moisissait au bout de peu temps.

Pendant cette terrible année de sécheresse, de peste bovine et de sauterelles, beaucoup d'indigènes moururent de faim.

Nombre d'hommes et le chef lui-même vinrent demander du travail au missionnaire pour obtenir, à la fin de la journée, quelques poignée de maïs. De cette façon, la provision de maïs que nous avions apportée pour nourrir une dizaine de

personnes, dut en alimenter un bien plus grand nombre.

La famille missionnaire était réduite à un régime fort simple de riz, de maïs, de mauvais pain, et de viande séchée quand, par bonheur, la chasse avait donné quelque heureux résultat. Nous avions encore un peu de café et de sucre.

Quoique tous fussent à la demi-ration, nos provisions diminuaient grand train, sans espoir de pouvoir être renouvelées puisque les attelages n'existaient plus.

J'avais envoyé deux hommes chez mon voisin blanc le plus rapproché, à cent cinquante kilomètres environ, pour chercher quelque nourriture : après plusieurs semaines, ils étaient revenus avec six boîtes de lait condensé ! C'est alors qu'un des indigènes qui travaillait chez moi, un véritable hercule, un sauvage que je ne connaissais pas, — il s'appelait Makoti, — vint me dire :

— Missionnaire, je vois que vous êtes dans la peine, et nous aussi, nous n'aurons bientôt plus rien du tout à manger. Ici tout près le gibier est mort ou a fui dans d'autre régions moins sèches. Si tu veux, je peux te faire trouver encore un troupeau de très grandes antilopes, elles sont grosses comme des bœufs, boivent rarement et vivent dans le désert près des palmiers. Si tu en tues nous aurons de la viande pour plusieurs semaines. Mais si tu veux que je te conduise où vit ce troupeau, il te faut me promettre de m'obéir implicitement pendant quatre ou cinq jours.

— T'obéir en tout pendant quatre ou cinq jours : mais que me demandes-tu donc de faire, Makoti ?

— Je ne puis pas te le dire, me répondit-il, car si je te le dis, tu refuseras, et alors nous ne partirons pas.

Une pareille réponse n'était pas très engageante et m'effrayait plutôt.

Comment, moi, un homme civilisé, je promettrais à un sauvage de m'en remettre à lui en tout et partout pendant plusieurs jours, alors que lui ne voulait révéler aucun de ses projets ? Je ne me sentais pas libre de m'engager avant

d'en avoir parlé à ma femme : c'est ce que je répondis à Makoti.

Quand je lui parlai de la proposition de notre sauvage, elle fut très perplexe. J'étais tout à fait d'accord avec elle : c'est pourquoi, le lendemain, je dis à mon noir que je ne savais que faire.

Pendant une semaine je ne pris aucune décision. Les provisions diminuaient et le sauvage me répétait :

— Tu nous dis de croire tout ce que tu nous enseignes, d'avoir confiance en toi, et toi tu n'as pas confiance en moi ?

Finalement, malgré tout ce que la procédure de mon homme avait d'énigmatique, ma femme et moi, nous mîmes notre confiance en Dieu et j'acceptai la proposition de Makoti, à savoir d'aller avec lui à la recherche de ces grandes antilopes et de lui obéir complètement pendant quelques jours.

Quand je lui dis la chose, il parut fort content et me dit :

— Nous partirons demain matin avec les quatre ânes et deux hommes pour nous aider.

— Partir avec les ânes ! m'écriai-je, tu sais bien qu'il doivent transporter l'eau.

— Cela ne fait rien, dit-il, des gens chercheront l'eau et la transporteront sur leurs têtes : il nous faut les quatre ânes pour porter la viande.

Je n'étais pas content, mais j'avais promis d'obéir et je devais accepter.

Le lendemain, avant le jour, il m'appelait, car il fallait autant que possible marcher avant la grande chaleur.

Nous voici partis, non sans avoir imploré le secours de Dieu qui seul peut venir en aide. Les ânes étaient là, bâtés, chargés de cordelettes destinées, disait notre guide, à attacher tout le gibier que je tuerais : il semblait qu'il le voyait déjà. J'avais ajouté ma couverture, une gourde d'eau bouillie et un peu de pain. Les noirs avaient rôti du maïs.

Pendant des heures nous descendons de la montagne : il fait obscur, la route est rocailleuse, il faut prendre garde

au mauvais chemin, chacun se tait. A 10 heures, arrêt prolongé pour laisser passer la plus grande chaleur, puis nous arrivons dans la plaine parsemée de buissons épineux.

Précédés de notre guide, nous marchons toujours à la file indienne. J'observe le pays qui est silencieux : plus d'oiseaux, plus de gibier. Cependant notre Makoti, qui regarde tout le temps à ses pieds, prétend voir de nombreuses empreintes d'animaux et parle seul... Je me rapproche de lui pour tâcher de saisir ce qu'il dit et poser des questions.

— De quoi et à qui parles-tu ? lui dis-je.

— Je regarde les traces de toutes les bêtes qui ont passé par ici, me dit-il, quelques-unes ont quitté la région il y a longtemps, d'autres espèces sont encore ici. Vois-tu, en voici qui ont dû passer la nuit dernière, les empreintes sont encore toutes fraîches. Me montrant d'autres traces, il me dit : Les animaux étaient ici il y a une semaine.

Enfin il me prouva, par ses explications, qu'il lisait par terre, tout sauvage et ignorant qu'il était, comme nous dans un livre.

C'était très intéressant et instructif : aussi les heures passèrent-elles rapidement.

Au coucher du soleil, nous arrivons près d'un village indigène perdu dans la brousse, entouré d'une haute clôture faite de troncs d'arbres, complètement fermée, sans doute par crainte des animaux féroces. Notre guide a bientôt trouvé le moyen d'y entrer, car il connaît tous les secrets des habitants de la brousse. Nous pénétrons dans cet enclos, et quelle n'est pas notre surprise d'y trouver une ou deux familles. Ces gens sont étendus ici et là sur le sol. Ils n'ont pas l'air de s'être battus, aucun n'est blessé, ils sont plongés dans un profond sommeil. Notre conducteur m'explique qu'en temps de grande famine les indigènes peuvent tromper leur faim pendant des semaines en buvant chaque jour une grande tasse de sève de palmier que l'on a préalablement laissé fermenter. Cette boisson sucrée devient très alcoolique :

c'est le vin de palme. Ces gens en avaient bu une grande cruche : elle était encore au milieu de la place : ils étaient ivres-morts.

Nous passâmes la nuit au milieu d'eux sans qu'ils se réveillassent, et le lendemain nous étions debout à la pointe du jour. Je commençais à donner mes ordres, mais immédiatement je m'aperçus que je n'avais plus rien à dire, Makoti en avait donné d'autres alors que je dormais encore.

Les ânes devaient rester ici, gardés par les deux garçons à proximité de la forêt de palmiers où ils trouveraient à brouter.

Quand je voulus donner ma couverture au guide, il me dit qu'il ne pouvait s'en charger. Je faillis protester, mais je me souvins que j'avais promis d'obéir et le moment était venu de mettre à exécution ma promesse. Ce fut cependant plus difficile quand il me conjura d'abandonner mon habit, mon gilet et ma montre : il ne me laissa que l'indispensable. Je commençais à me demander si je n'étais pas attiré dans un guet-apens. Comment laisser en arrière des choses qui me paraissaient de première nécessité ? Impossible. Et j'allais protester quand, une fois de plus, je me rappelai mes paroles. Je déposai donc tout dans ce village : ce ne fut qu'avec mon fusil, un peu d'eau et de pain que je me mis en devoir de suivre seul mon guide.

Je lui demandai pourquoi il fallait tout laisser en arrière : il me répondit :

— Tu comprendras plus tard. Ce fut toute son explication.

Après deux heures de marche, il me répéta qu'il fallait que je fisse très attention à tout ce qu'il me dirait et que j'obéisse sans hésiter.

J'avais l'impression de n'avoir fait que cela depuis notre départ. Il ajouta :

— Tu ne tireras pas sans ma permission, tu ne parleras plus : si je marche sur mes genoux, ou me traîne sur mon ventre, tu feras de même. En attendant, tout en regardant les empreintes fraîches ou anciennes, il se parlait tout bas.

« Drôle de compagnon, drôle de guide », me disais-je par devers moi.

Nous longions un profond ravin qui n'était autre que le lit d'une petite rivière à sec tout bordé de fourrés épineux, quand soudain, j'entends une sorte de miaulement. Oubliant les recommandations de Makoti, je lui demande ce que cela peut bien être.

— Des lionceaux, me répond-il laconiquement, des lionceaux qui ont faim.

— Leur faisons-nous la chasse ? dis-je.

— Non, fut sa réponse. Plus tard il m'expliqua tout le danger qu'il y a à s'approcher de l'antre d'un lion, on n'en ressort pas toujours.

Soudain on entend se rapprocher le bruit d'une galopade.

En effet, voici un troupeau de zèbres qui, en coup de vent, passe devant nous. Automatiquement, j'épaule : mon guide saisit le canon de mon fusil en protestant :

— Je ne t'ai pas dit de tirer.

Je trouvai dur d'obéir.

Tout bas il m'expliqua que si j'avais tiré j'aurais peut-être effrayé le gibier qu'il voulait me montrer et me donner à tuer.

Il est à peu près onze heures, le soleil darde sur nos têtes ses rayons ardents, j'ai bu ma dernière goutte d'eau. Les buissons épineux sont de plus en plus serrés. Plus possible d'avancer debout. Alors mon guide étend par terre son grand corps d'ébène et le voilà qui se met à ramper, me faisant signe de le suivre. Le fourré devient inextricable : tout juste s'y faufile-t-il avec peine ; les épines laissent de longues traces blanches sur sa peau noire ; et moi qui le suis de très près, afin de profiter du passage étroit qu'il laisse derrière lui, je comprends maintenant pourquoi il m'a fait laisser en arrière et les ânes et mes vêtements. Le peu qui me reste sur le corps est encore de trop. Une demi-heure, une heure peut-être, nous gémissons dans cette prison épineuse : quel

bonheur de sortir enfin de ces fourrés revêches ! Les buissons s'espacent et nous voyons apparaître bien nettement les traces de très gros gibier. On dirait qu'un troupeau de bœufs a pâturé par là. Makoti, qui continue à ramper pour se mieux dissimuler, me souffle à l'oreille :

— Il y en a en grand nombre de ces élans.

Il écoute, son oreille appuyée sur le sol, il scrute l'horizon du reste très limité par les buissons.

— Ils ont passé la nuit ici. Il ramasse du crottin qu'il me donne pour que je constate son humidité et pour me prouver que le gibier a passé la nuit dans la région.

Tout à coup son regard devient ardent comme celui d'un chat qui va bondir sur un oiseau : il a certainement vu quelque chose. Et bientôt, me faisant signe de ramper à côté de lui, mon guide étend son bras, en le glissant sur le sol pour me montrer quelque chose.

Malgré la meilleure volonté du monde, je ne vois rien du tout.

Il se traîne un peu plus loin en me montrant toujours ce qu'il voit.

Enfin, j'arrive à distinguer un objet qui bouge : c'est la queue d'un grand animal brunâtre. Je vois les contours de la bête, je fais signe que j'ai vu. Makoti me dit de tirer. Le coup part, l'élan paraît avoir été touché, mais au lieu de tomber, il fuit, suivi d'un troupeau d'une trentaine de bêtes qui surgissent de tous les côtés. Mon guide se dresse, et tout en courant me crie :

— Tire, cours : tire, cours, tire, tire !

Pendant une heure, je pense, nous poursuivons ce troupeau. Enfin un animal tombe, mortellement blessé. Je m'affale auprès de lui, épuisé, mourant de soif.

Le noir continue sa course folle et revient après un certain temps tout glorieux, disant :

— Tu en as tué quatre.

— Moi, je meurs de soif, lui dis-je.

— De soif, s'exclame-t-il, mais nous avons de l'eau, tu vas voir, il y en a dans cette bête.

Ajoutant le geste à la parole, d'un coup de couteau il éventre l'animal, tire à lui les estomacs et perçant l'un d'entre eux d'un petit trou, il y applique ses lèvres épaisses et se met à boire pour me montrer comment il faut s'y prendre.

J'essaie d'en faire autant, mais le liquide qui m'arrive dans la bouche est tiède, gluant, âcre, nauséabond : impossible d'en avaler même une gorgée.

Quand il voit cela, mon pauvre Makoti en est tout attristé.

— Mais, ajoute-t-il, tu sais, on ne meurt pas si facilement. Je vais sortir les entrailles de cette bête et faire une montagne de branches épineuses dessus pour la protéger des bêtes fauves, comme je l'ai déjà fait pour les autres : puis, nous irons chercher les ânes et les chargerons de notre butin.

J'étais trop épuisé pour donner mon opinion : assis contre un arbre, je me bornais à le regarder faire. J'avais le gosier desséché et sentais venir la fièvre.

Son long travail terminé, Makoti coupe encore une grosse branche et me dit :

— Maintenant partons, et marchons vite, car la nuit approche. Il avance, traînant la branche dont la large trace lui aidera à retrouver son chemin lorsqu'il reviendra.

Je le suis lentement, beaucoup trop lentement à son gré. Voyant que je n'en puis plus, il me dit :

— Donne-moi le bras.

J'accepte avec reconnaissance. Nous continuons ainsi un moment, puis se rendant compte que je ne peux plus me traîner, il me propose de me porter sur son dos. Au coucher du soleil le brave homme est épuisé à son tour, et me mettant à terre, il me dit d'une voix triste :

— Tu es lourd, missionnaire.

Il s'assied, réfléchit, et continue :

— Les missionnaires n'ont pas peur, n'est-ce pas ?

— Non, lui dis-je, ne sachant où il en voulait venir.

— Eh bien, vois-tu, comme je ne peux plus te porter, que le temps presse, je vais te cacher sous un tas d'épines, comme je l'ai fait pour les élans. Même si tu entends les bêtes sauvages rôder autour de toi, tu n'auras pas peur, tu ne crieras pas, tu n'essaieras pas de sortir : et pendant ce temps je courrai au clair de lune pour tâcher d'être de retour demain matin avec de l'eau et les ânes.

Il n'y avait pas d'autre alternative. Je m'assieds au pied d'un gros buisson, il amoncelle autour de moi une véritable forteresse de plantes épineuses et part, traînant toujours sa grosse branche. Dire que je dormis sur mes deux oreilles ne serait guère exact, mais dire que je mourus de peur ne le serait pas non plus. Je ne dormis pas, il est vrai. J'entendais le cri du chacal, le vilain ricanement de la hyène, le rugissement du lion, et cependant je n'eus pas peur : je sentais que je n'étais pas seul et surtout je pensais à la leçon d'obéissance que ce nègre venait de me donner sans s'en rendre compte et sans le vouloir.

Pendant la journée écoulée, j'avais dû, à plusieurs reprises, obéir sans comprendre, obéir en souffrant même, à tous ces ordres si étranges : et lui, grâce à cela, avait pu me faire voir et obtenir ce qu'il m'avait promis.

Et je me disais avec des remords de conscience que probablement, bien souvent, j'avais empêché Dieu de m'accorder les bénédictions qu'il avait en réserve pour moi et ma famille à cause d'une obéissance insuffisante, capricieuse, intermittente, conditionnelle. Enfin, je pensais à la conduite de cet indigène à mon égard, la trouvant admirable. Non seulement il avait tenu sa promesse en me procurant du gibier, mais quelle activité, quel dévouement il avait montrés, me stimulant, m'instruisant, me soutenant quand j'étais fatigué, me portant quand je ne pouvais plus avancer, me protégeant contre les bêtes féroces quand il fut obligé de me laisser seul dans le désert. Je me disais : C'est, en petit,

l'image de ce qu'est Jésus-Christ, avec cette différence que lui fait bien plus et bien mieux à qui veut se laisser faire, car il nous aime tous bien mieux que ce noir ne m'aimait. En toute sincérité, je puis dire que la nuit ne me parut pas insupportable : ce fut un temps de recueillement et même de réconfort.

Le lendemain, dès l'aurore, j'entendis les appels de mon brave Makoti et le braiment des ânes. Bientôt mes gens étaient là, enlevant les épines, et lui s'approchait de moi avec une calebasse d'eau. Mais au lieu de me la donner, il la mettait près de mes lèvres, me faisant boire lui-même, en me disant :

— Ne bois pas trop à la fois : tu sais, on peut mourir en buvant trop d'eau.

La nuit m'avait reposé : je monte sur un âne et nous reprenons la piste tracée sur le sable par la branche de Makoti ; nous arrivons auprès des bêtes tuées la veille. Elles étaient si grosses que même après avoir enlevé la peau et la tête, deux d'entre elles suffisaient à charger lourdement nos quatre ânes.

Deux jours plus tard nous arrivions à la maison, combien reconnaissants de nous retrouver tous en santé et avec une provision de viande pour deux ou trois semaines. Coupée en lanières et séchée au soleil, elle se conserve assez longtemps.

Malgré cet effort, un mois plus tard nos provisions étaient épuisées, la sécheresse et la famine allant en augmentant ; la population indigène se dispersa de plus en plus. Nous-mêmes, assez malmenés par la fièvre, attelions nos ânes à un petit véhicule et après avoir franchi environ 250 kilomètres, nous arrivions à la station de Valdézia où nous nous installions pour un temps près de nos amis H. Berthoud. Quant à mon brave Makoti, je ne l'ai jamais revu, mais je sais qu'il vit et j'espère beaucoup pouvoir retourner une fois ou l'autre au Dzombô. Il y a deux ans seulement que nous avons pu placer dans cette région un évangéliste, Zébédée

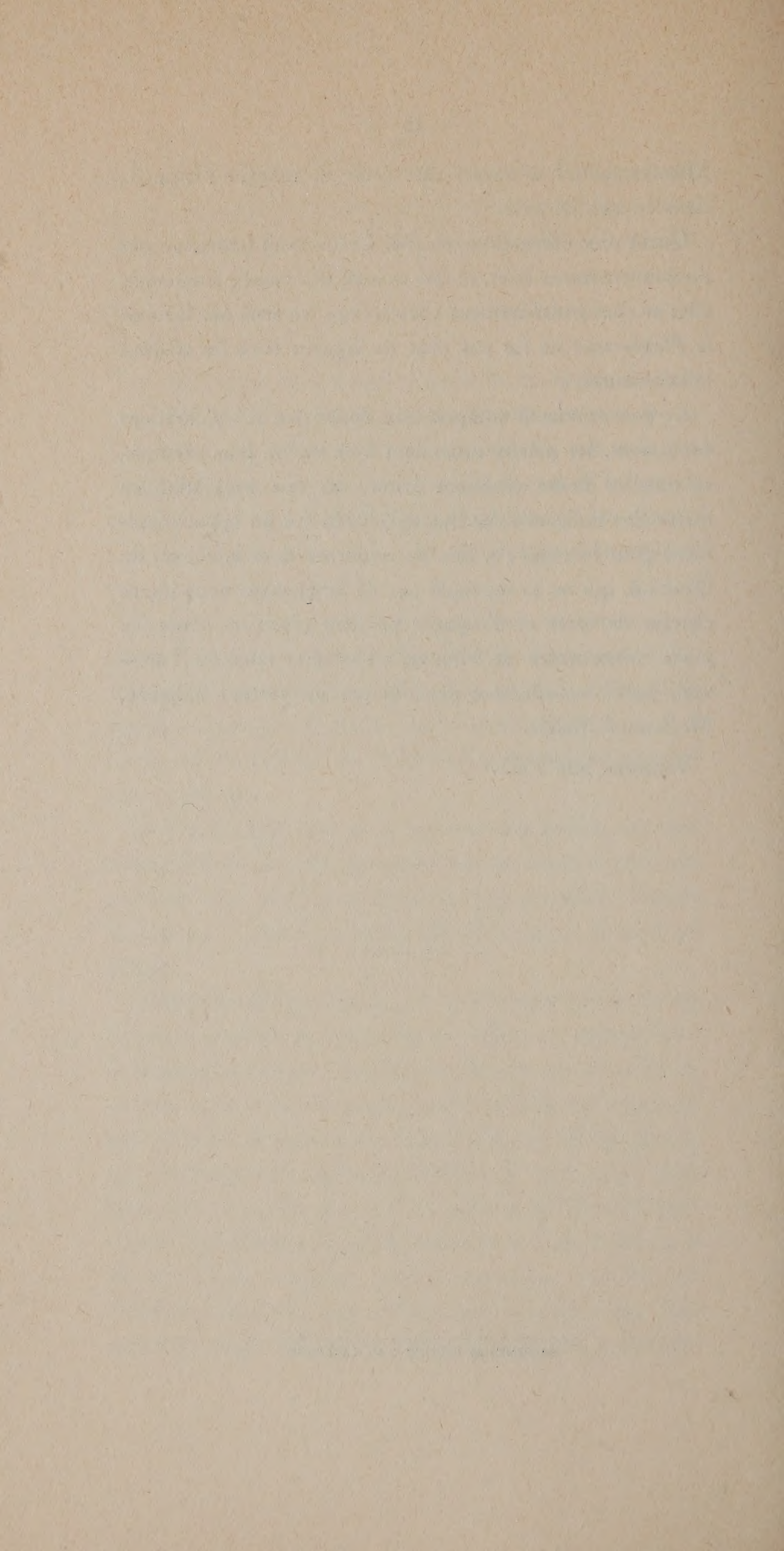
Mbényane, qui a ouvert une école et annonce l'Evangile dans ce coin de pays.

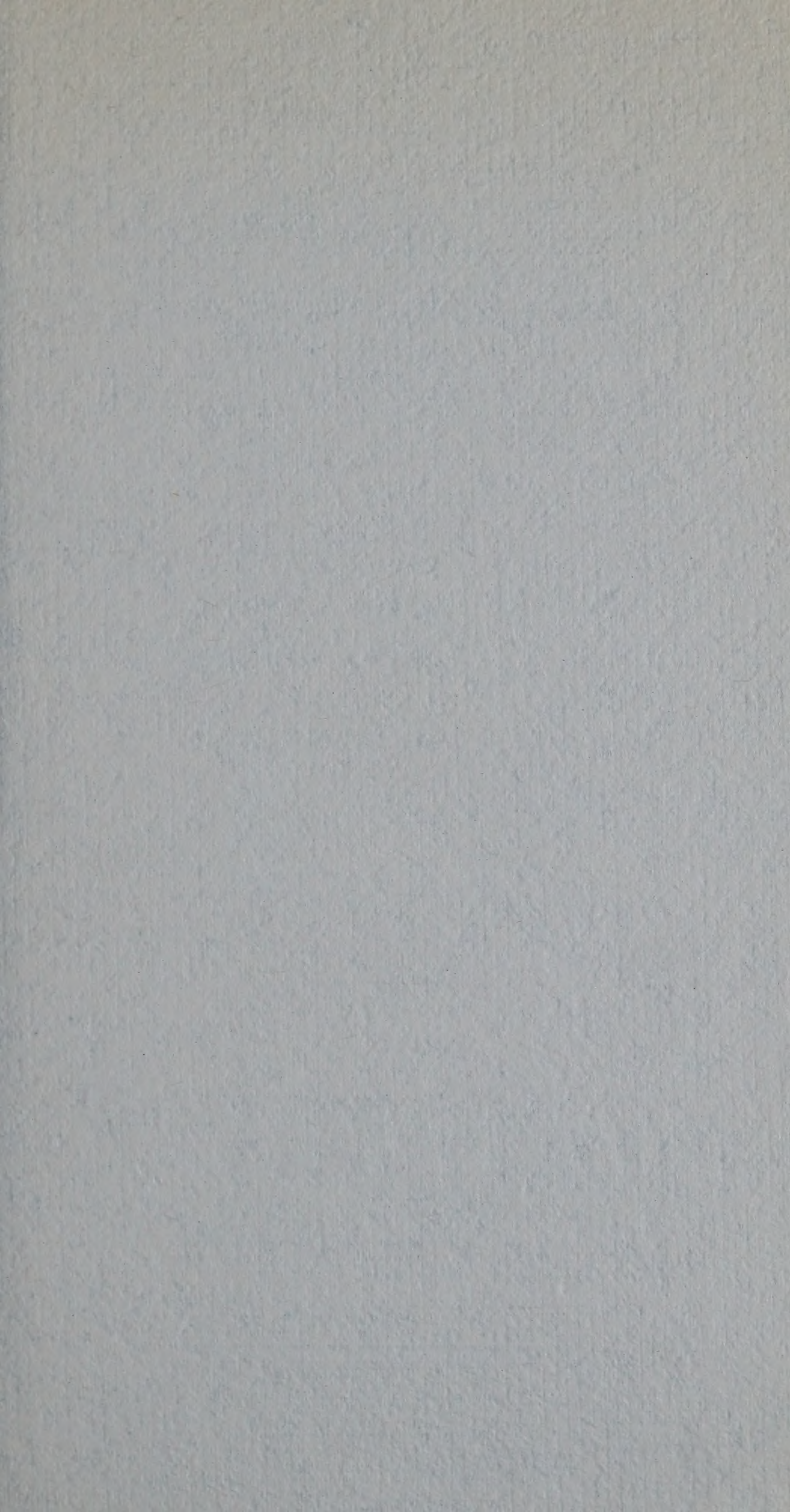
Quant aux démarches que M. Creux avait tentées auprès du gouvernement boer, et qui avaient duré assez longtemps, elles avaient heureusement abouti dans ce sens que la loi de la *Plakkerswet* ne fut pas mise en vigueur dans les stations missionnaires.

Le gouvernement comprit sans doute que si les chrétiens émigraient, les païens pourraient bien suivre leur exemple, ce que les Boers voulaient éviter, car une émigration en masse des indigènes des Spelonken eût été un appauvrissement pour le pays. Au lieu de retourner dans la région du Dzombô, qui ne se repeupla pas de longtemps, nous fûmes chargés de créer et d'occuper pendant plusieurs années le poste missionnaire de Mhinga, à l'extrême nord du Transvaal, poste actuellement desservi par un pasteur indigène, M. Samuel Malalé.

Valdézia, juin 1925.

IMPRIMERIES RÉUNIES S.A., LAUSANNE





IMPRIMERIES RÉUNIES S.A., LAUSANNE — 1054 28.

Prix : 50 cent.